L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 13 AOUT 1849.

Imprimé et publié, par
MAGNE & WEISSE.
No. 83, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
LUNDI MATIN, 13 AOUT 1849.

AVIS.

PERSONNE n'est autorisé à recevoir ou acquitter aucun compte pour les propriétaires de l'Abeille, si ce n'est M. F. Duverger, notre tenteur de livres, ou MM. E. Morton Quirk et De La Neuville, ses collecteurs.
Nouvelle-Orléans, 3 avril 1849. MAGNE & WEISSE.

TICKET WHIG.

GOUVERNEUR :
ALEXANDRE DECLOUET.

LIEUTENANT-GOUVERNEUR :
DUNCAN F. KENNER.

AUDITEUR DES COMPTES :
LOUIS BORDELON.

CONGRES.

PREMIER DISTRICT :
O. P. JACKSON.

DEUXIEME DISTRICT.
CHARLES M. CONRAD.

DEUX POIDS ET DEUX MESURES.

La presse démocratique dira ce qu'elle voudra, il n'en reste pas moins avéré que le général Walker, candidat locofoco à la place de gouverneur, a été partisan d'Adams en 1825 et a chaudement appuyé plus tard un candidat Adamsite qui brigaut les suffrages d'un district de la Louisiane pour se faire envoyer au Congrès.

Notez bien que M. Walker ne nie pas la chose, mais il cherche à l'*expliquer*. Oh ! pas d'explication, s'il vous plaît. Qu'importe que vous ayez cru devoir agir comme vous l'avez fait par un motif ou par un autre. On ne vous adresse que cette simple question : Avez-vous été Adamsite ? Vous avez répondu : Oui ; cela nous suffit. Le public appréciera maintenant à sa juste valeur cette immutabilité de principes qui, disait-on hier encore, vous distingue à un si haut degré. Les journaux locofocos ont fait beaucoup de bruit de ce qu'ils appellent votre *conséquence*. Nous sommes lachés que la mémoire d'un de nos correspondants ait détruit les hondes illusions de vos partisans. Ils en apprendront bien d'autres avant la fin de la campagne électorale.

Nous ne reprochons pas à M. Walker d'avoir soutenu M. Adams en 1825, et nous serions désolés qu'il se méprît sur nos intentions. M. Walker a agi dans cette circonstance en bon citoyen, mais se doutait-il qu'il serait un jour candidat de notre part pour la première charge de la Louisiane ? Nos adversaires ont horreur d'un nom whig. Lorsque le plus célèbre et le plus éclairé de l'Union, et s'ils savaient la conduite que, M. Walker a tenue en 1825, ils ne l'auraient certainement pas investi de la candidature du parti.

Et ce reste n'est-ce pas, M. Walker, de descendre du piédestal sur lequel on vous avait placé, en vous représentant comme un homme sans parti, vous n'avez jamais varié dans vos opinions politiques, et voilà que nous avons la douleur de trouver le contraire. Nous voulions demandé un parti-pris, mais nous y avons été forcés par la mise adresse de vos défenseurs. Ce n'est pas la première fois qu'ils auront fait battre ceux dont ils voulaient construire les champions.

Mais, ce n'est M. Walker lui-même, car le caractère indélébile de la plume pour essayer de détruire l'accusation — il n'y avait de la bévue qu'à opposer M. Clay et M. Adams, et je préfère à ce dernier. Entre deux maux M. Walker a fait le moindre. Seulement nous lettres de l'avant remarquer à l'honorable habitant de Slidell qu'il y avait dans l'arène, outre M. Clay, M. Adams et M. Crawford, le général Jackson qui mettrait certes ses sympathies à ne pas en avoir. Pourquoi Dites-le donc, car on nous assure que vous avez *changé d'opinion*. Reprenez la plume et nous apprendre cette chose. Nous craignons cependant que la tache ne soit par trop difficile, car l'histoire est là qui est implacable et que chacun peut lire. Or, qu'y voyons nous ? Les chiffres suivants que nous livrons à vos méditations, M. Walker.

Voix électorales reçues par les divers candidats :

Jackson 99 ; Adams 84 ; Crawford 41 ; Clay, 37 ; ensemble 261.

Et vous nous direz maintenant que Jackson ne comptait pas, qu'il n'y avait de lutte réelle qu'entre M. Clay et M. Adams !

Ma foi ce terrible chiffre 99, que signifie-t-il ? Il signifie que votre façon de raisonner le plus souvent locofoco plus la bévue, et 99 voix n'en vaudraient pas 84 ou 37. Pourtant vous êtes trésorier, M. Walker, et vous savez, nous assure-t-on, additionner, soustraire, multiplier et diviser.

Une dernière observation. Nos adversaires seront fort indignés de ce que M. Declouet n'ait pas cru autrefois à la bonté du système de l'élection des juges. C'était un texte de déclamation tout trouvé, aussi quelques journaux l'ont-ils exploité, nous ne dirons pas avec verve, mais en sont incapables, mais avec une persévérance qui nous a profondément étonnés. Car en fait, M. Declouet était si coupable, son *crime* n'avait pas été partagé par tous les hommes éminents du parti démocrate à la Louisiane ! M. Dunbar et M. Soulé, qui ont été envoyés au Sénat des Etats-Unis, M. George Eustis, qui se gouverneur a nommé président de la Cour Supérieur, MM. Voorhies, Slidell, Wiseman et tant d'autres démocrates de la Convention, étaient-ils plus favorables à l'élection des juges que M. Declouet ? Il est donc absurde de reprocher à ceux-ci ce que vous ne reprochez pas à celui-là.

Et puis, n'est-ce pas absolu en définitive l'accusation dirigée contre notre candidat ? L'élection des juges de paix n'existait pas, lorsque la Convention s'est réunie, et M. Declouet pouvait avoir des appréhensions comme M. Soulé, comme M. Dunbar, comme M. Eustis, comme tant d'autres citoyens avaient les leurs. Nous ne sommes pas infaillibles et l'expérience éclaire les plus sages d'entre nous. L'expérience acquise par l'élection des juges de paix a éclairé M. Declouet, et aujourd'hui il désire que ce soit le peuple lui-même qui élise ses magistrats.

Résumons-nous. M. Declouet craignait autrefois que l'élection des juges ne répondît pas aux espérances des partisans de ce mode de nomination, maintenant il partage ces espérances. Entre un crime ! OUI, disent nos adversaires, *car il a changé d'opinion*. Ainsi donc vous prétendez que l'expérience n'éclaire pas ce qui est tout simplement une absurdité.

Ce n'est pas tout. Nous vous avons démontré que M. Walker a été partisan d'Adams en 1825, et nous vous avons demandé si, pour un homme démocrate, ce n'était pas un assez gros péché ? NON, nous avez-vous répondu, et vous avez cherché à justifier votre candidat.

Soyez donc plus conséquent et n'ayez plus deux mains pour juger les hommes deux poids et deux mesures.

SOUVENIRS DE LA CREVASSE.—Les souvenirs de la crevasse-Sauvé ne s'effaceront pas complètement, on retrouvera leur trace dans les livres de l'avenir et de la Première et de la Seconde Municipalité. Le Conseil de cette dernière partie de la ville s'est réuni samedi matin pour régler la proportion de la Seconde Municipalité dans les dépenses encourues pour la fermeture de la terrible brèche. Le total des frais s'élève à $92,182—92, et la part de nos voisins d'outre-Canal a été fixée à $54,498 92. Le Conseil a en outre voté une somme de $2,500 à l'ingénieur Dunbar pour le récompenser de ses services, une autre somme de $550 à M. Harrison, et $450 à M. A. G. Blanchard.

On calcule que la Seconde Municipalité devra dépenser, en outre de sa quote-part, environ soixante mille piastres pour la réparation de la levée et des wharfs que la crue a considérablement endommagés.

INONDATION.—La Rivière-Rouge a voulu imiter le patriotisme exemple de Mississipi. Elle s'est avisé de franchir ses bords et d'inonder une grande partie de la paroisse de Caddo. A Shreveport, cependant, la crue diminuait sensiblement aux dernières dates, et à Natchitoches elle était dans le *statu quo*. Malheureusement un grand nombre de récoltes sont déjà perdues, et sur toutes les plantations situées entre Shreveport et Natchitoches, la profondeur de l'eau varie de quatre à huit pieds. La plupart des troupeaux ont péri. Au Grand Ecore, un éboulis s'entraîna l'eau tout Front Street et les grands magasins qui y étaient construits—Alexandre a été jusqu'ici protégée par les levées.

M. BENTON.—On sait l'attitude qu'a prise M. Benton vis-à-vis de M. Calhoun et au sujet de la question de l'esclavage. Il a en raison de combattre les tendances désorganisatrices du manifeste de l'honorable sénateur de la Caroline du Sud, mais il a trop sacrifié aux exigences des *free soilers*, et son opinion sur l'esclavage n'est rien moins qu'orthodoxe. Rompant en visière avec la législature du Missouri, qui avait approuvé la circulaire de M. Calhoun, le boulifant sénateur du Missouri ne craint pas de solliciter une réélection de ces mêmes chambres qu'il a mises en cause et qu'il a rudement flagellées sur le dos de M. Calhoun.

La législature missourienne unera-t-elle d'indulgence et réélira-t-elle l'homme qui s'est permis de la régenter ? La chose est non seulement possible mais probable. Le Missouri est fier de son sénateur, et il ne le sacrifierait pas plus que la Caroline du sud ne sacrifierait le sien. Ces deux célébrités sont parfois rétives, elles mettent bien un peu le pied sur le cou de leurs commettans, mais l'éclat de leur talent rejaillit sur les Etats qu'ils représentent, et ceux-ci sont disposés à leur pardonner leurs excentricités. Ils ont raison. Il y a beaucoup de petites renommées de clocher; quant aux hommes qui s'élèvent au-dessus du niveau commun, ils sont assez rares, et le pays ne saurait se priver de leurs lumières.

Nous croyons que tous les représentans du Missouri au Congrès, à l'exception d'un seul, M. Green, se sont prononcés pour la réélection de M. Benton. Il faut espérer que M. Green se ralliera lui-même à ses collègues. Il serait difficile de donner à M. Benton un successeur qui le remplaçât dignement.

UN MOT AUX AUTORITÉS—La rue Conti, entre Dauphine et Remparts, est presque entièrement livrée à une classe de femmes qui exploitent leur honteux trafic avec une impudeur que la police devrait songer à réprimer. Il y a dans cette rue des maisons occupées par d'honnêtes familles, et quoique l'on passe, il est à peu-près impossible de soustraire à la vue des dames et des jeunes filles qui les habitent le hideux spectacle qu'étale l'intérieur transparent des bouges voisins. Il y a des réglemens sévères contre une certaine industrie, il y a des ordonnances qui la relèguent dans les faubourgs reculés de la ville et qui lui interdisent le grand jour du soleil ou la lueur révélatrice du gaz municipal; que ne met-on ces ordonnances à exécution ? Que de nos citoyens les plus honorables, M. F. Boyer, qui a souvent porté des plaintes à l'autorité, a été obligé d'adresser il y a quelques jours une nouvelle pétition au Conseil de la 1re Municipalité. Espérons que nos aldermen prendront des mesures définitives et les feront appliquer dans toute leur rigueur. S'ils s'y refusent; ou s'ils agissent mollement, il ne resterait plus aux habitans du quartier dont nous parlons d'autre ressource que de quitter le rez de chaussée et de se réfugier dans une partie de la ville où les regards de leurs femmes et de leurs filles ne seront pas constamment blessés par de dégoutans tes scènes de débauche.

EGLISE DE LA BAIE ST-LOUIS—La nouvelle église que M. l'abbé Buteux a fait construire à la Baie St Louis sera dédiée dimanche prochain sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Nous apprenons par le *Propagateur* que la cérémonie sera faite par Mgr. Blanche, évêque de Natchez, et que Mgr. Blanc y assistera. M. Curto a composé pour l'occasion une messe dont on dit le plus grand bien et qui sera chantée par les meilleures artistes et amateurs de la Nile-Orléans. Samedi prochain, veille de la Consécration, il y aura dans l'intérieur même de l'église un grand concert dont le produit est destiné à l'achèvement du temple. Le concert est déjà organisé par les soins de M. Curto, qui mérite les plus grands éloges pour la bonne œuvre qu'il accomplit. M. Eug. Chassaignac prend également une part active dans les préparatifs et sera l'un des chanteurs de la soirée. Son nom est la juste réputation dont il jouit contribuera à augmenter la foule. Nous savons déjà que toute une légion de touristes partira de la Nile-Orléans samedi matin pour assister à la soirée musicale de M. Curto.

EUROPE.—Nous recevons probablement ce matin nos journaux européens ; en attendant nous allons extraire d'une feuille du Nord quelques détails empruntés à l'*European Times* et qui ne manquent pas d'intérêt.

Le général Oudinot a destitué tous les fonctionnaires qui tenaient leurs emplois du gouvernement républicain et même de Pie IX ; il les a remplacés par des personnes qui avaient exercé des fonctions publiques sous Grégoire XVI.—Le gouverneur de Rome a établi sa résidence au palais Torlonia.—Le lieutenant-colonel Chapina a été nommé préfet de police.—Michel Accursi a été arrêté.—Aux dernières dates, Garibaldi se trouvait à Civita Castellana. Trois mille Autrichiens étaient à Foligno et quatre mille à Macerata.—Les Français sont également à Viterbe.—Quelques bataillons espagnols sont campés autour de Frascati.—Les Napolitains sont à Frosinone. On annonçait pour le 11 juillet une grande revue des troupes suivie d'un *Te Deum* dans la basilique de St-Pierre.

Plusieurs principautés et duchés ont donné leur adhésion au traité conclu le 26 mai entre la Prusse, la Saxe et le Hanovre.

—Un décret du grand duc de Bade a prolongé d'un mois l'état de siège. Des mesures sévères ont été prises par les Prussiens pour maintenir l'ordre dans le duché.—M. Hecker, qui avait émigré en Amérique, est arrivé dernièrement à Bade.—Pas de nouvelles plus récentes de Rastadt.

—L'armistice entre le Danemark et la Prusse a été ratifié à Berlin le 17.

—Depuis Pazmandi, ancien président de l'assemblée nationale hongroise, a été fait prisonnier par les Autrichiens et conduit à Presbourg le 11, sous une forte escorte.

LA MALLE.—La malle ne nous a apporté hier que des journaux de Philadelphie et des villes situées au Sud. Rien de New-York.

CAROLINE DU NORD—Une dépêche télégraphique de Fayetteville annonce que MM. CLINGMAN, J. P. CALDWELL, DEBERRY, SHEPPERD et OUTLAW, tous whigs, ont été élus au Congrès, ainsi que MM. VENABLE, DANIEL et ASHE, démocrates. Dans le 9e district, la lutte est serrée entre STANLEY, whig, et LANE, démocrate; le résultat définitif est douteux. La dernière délégation se composait de 6 whigs et de 3 démocrates.

ALABAMA—Rien de nouveau de cet Etat. L'élection d'ALSTON et de HILLIARD, whigs, est certaine. Le troisième district est douteux, et l'on ne sait encore rien du quatrième. Dans les trois autres districts il n'y a aucun chance pour les whigs.

TENNESSEE—Les journaux du Tennessee confirment la nouvelle de l'élection de TRONSDALE, démocrate, comme gouverneur, mais ils ne disent rien sur la perte des trois membres du Congrès que nos amis auraient faite. Cette perte ne serait pas absolument impossible, mais nous avons peine à y croire.

INDIANA—Dans les comtés de Marion, de Bartholomew, de Tippicanoe, de Johnson, et de Matson, le candidat whig à la place de gouverneur a obtenu 168 voix de plus que celles qui ont été données au général Taylor en novembre dernier.

INTERVENTION DU GOUVERNEMENT—Le *New-York Herald* annonce que le gouvernement a transmis au commodore Parker l'ordre de se diriger à la Havane avec l'escadre qu'il commande et de réclamer la remise de Rey, l'ex-gréffier. Les prochains avis nous feront savoir si le fait est véridique.

LE GÉNÉRAL TAYLOR—Nous apprenons par une dépêche télégraphique que le président a dû quitter Washington, le 10 de ce mois, pour se rendre en Pennsylvanie. Il traversera tout cet Etat et se dirigera ensuite à New-York, au Massachusetts, peut-être même au Maine, etc.

MONTREAL—La double appréhension de l'émeute et du choléra entretient une certaine agitation à Montréal. Le 1er de ce mois, une rumeur alarmante circulait dans cette ville ; on assurait qu'un régiment de cavalerie de police devait arriver le lendemain pour établir ses quartiers dans le centre de Montréal. Cela indiquerait que le gouvernement veut désormais agir avec une grande vigueur et réprimer sévèrement toute tentative de rébellion. Quant au procès des factieux, il a été interrompu par l'apparition du choléra.—L'épidémie a fait huit victimes dans la journée du 2 courant. Ce chiffre est très minime, mais il est probable que la maladie ne tardera pas à augmenter ses ravages.

PERTE DE LA GOËLETTE FERDINAND—Deux des passagers de la goëlette *Ferdinand*, partie de Baltimore le 24 février dernier, pour San Francisco, sont arrivés ces jours derniers à Philadelphie. Ils annoncent que la goëlette a sombré six jours après être sortie du port de Rio Janeiro où elle avait relâché.

Chronique Locale.

ASSAUT—John Gallagher, Tha. Duffy et Edward Kane, ont comparu samedi matin devant le recorder Génola, pour avoir assailli à coups de pavés, MM. Bell et Buckley. Un instant on a craint pour la vie des blessés, mais le Dr Landreau était venu déclarer que ces messieurs n'étaient pas en danger imminent de mort, les accusés ont été admis à fournir caution.

FEUILLETON.

SUITE DES
MEMOIRES
d'Outre-Tombe.

MADAME DE COISLIN.

Madame de Coislin était une femme du plus grand air. Agée de près de quatre-vingts ans, ses yeux fiers et dominateurs avaient une expression d'esprit et d'ironie. Madame de Coislin n'avait aucunes lettres et s'en faisait gloire; elle avait passé à travers le siècle voltairien sans s'en douter; si elle en avait conçu une idée quelconque, c'était comme d'un temps de bourgeois ducrot. Ce n'est pas qu'elle parlât jamais de sa naissance ; elle était trop supérieure pour tomber dans un ridicule : elle savait très-bien voir les petites gens rans déroger; mais, enfin, elle était née du premier marquis de France. Si elle venait de Drogon de Neale, connétable et armé chevalier par Louis XI; de Jean II de Neale, regent de France pendant la dernière croisade de Saint-Louis, madame de Coislin avouait que c'était une bêtise du sort dont on ne devait pas la rendre responsable; elle était naturellement de la cour, comme d'autres plus heureux sont de la rue, comme un cet cavale de race ou bardelle de fiacre; elle ne pouvait rien à cet accident, et forcée lui était de supporter le mal dont il avait plu au ciel de l'affliger.

Madame de Coislin avait-elle eu des liaisons avec Louis XV ? elle ne me l'a jamais avoué : elle convenait pourtant qu'elle en avait été fort aimée, mais elle prétendait avoir traité le royal amant avec la dernière rigueur. "Je l'ai vu à mes pieds," me disait-elle,"il avait "des yeux charmans, et son langage était sé-"ducteur. Il me proposa, un jour, de me don-"ner une toilette de porcelaine, comme celle "que possédait madame de Pompadour. Ah ! "oire, m'écriai-je, ce serait donc pour me cacher dessous !"

Par un singulier hasard, j'ai retrouvé cette toilette chez la marquise de Cuningham, à Londres : elle l'avait reçue de Georges IV, et elle me la montrait avec une amusante simplicité.

Mme de Coislin habitait dans son hôtel une chambre s'ouvrant sous la colonnade qui correspond à la colonnade de Garde-Meuble. Deux martires de Vernet, que Louis le *Bien-Aimé* avait données à la noble dame, étaient accrochées sur une vieille tapisserie de cuir maroquin. Madame de Coislin restait couchée jusqu'à deux heures après-midi, dans un grand lit à rideaux également de soie verte, ainsi et moiré, par derrière, une espèce de coiffe de nuit mal attachée sur ses cheveux gris. Des grandoles de diamans montées à l'ancienne façon, descendaient sur les épaules de son maintenu du lit semé de tabac, comme au temps des dégoûts de la Fronde. Autour d'elle, sur la couverture, gisaient éparpillées des *adresses* de lettres, élégantes par leurs lettres même, et sur lesquelles *adressa* madame de Coislin écrivait en tous ses pensées : elle n'achetait point de papiers c'était la poste qui le lui fournissait. De temps en temps, une petite chienne appelée Lili mettait la tête hors de ses draps, venait m'aboyer pendant cinq ou six minutes et rentrait en ronflant dans le chenil de sa maîtresse. Ainsi le temps avait arrangé les jeunes amours de Louis XV.

Madame de Chateaurioux et ses deux sœurs étaient cousines de madame de Coislin : celle-ci n'avait pas été d'humeur, ainsi que madame de Mailly, repentante et chrétienne, à répondre à un honnête gentilhomme, dans l'église Saint-Roch, par un : *non grossier* : "Mon ami, puisque vous me connaissez, priez Dieu pour moi."

Madame de Coislin, avare de même que beaucoup de gens d'esprit, emmaillotait argent dans des armoires. Elle avait tout comme d'une vermine d'écus qui s'attachait à sa peau : ses gens la soulageaient. Quand je la trouvais plongée dans d'inextricables chiffres, elle me rappelait l'avare Hermonie, qui, dédaint son testament, était institué son héritier. Elle donnait cependant à dîner par hasard, mais elle débitait contre le café que personne n'aimait, mais dont on n'osait que pour allonger le repas.

Madame de Chateaubriand fit un voyage à Vichy avec madame de Coislin et le marquis de Nesle; le marquis courait en avant et faisait préparer d'exécrables dîners. Madame de Coislin venait à la suite, et ne demandait qu'une demi-livre de cerises. Au départ, on lui présentait d'énormes mémoires; alors c'était un tran affreux. Elle ne voulait entendre qu'aux cerises : Phôte lui soutenait que, sont que l'on mangât, ou qu'on ne mangât pas, l'usage, dans une auberge, était de payer le dîner.

Madame de Coislin était fait un illuminisme à en gêne. Crédule et incrédule, le manque de foi la portait à se moquer des croyances dont la superstition lui faisait peur. Elle avait recommandé madame de Kudner; la mystérieuse Française n'était illuminée que sous bouffée d'inventaire; elle ne plut pas à la fervente Russe, laquelle ne lui agréa pas non plus. Madame de Kudner dit passionnément à madame de Coislin : "Madame, quel est votre confes-"seur intérieur ?—Madame," répliqua madame de Coislin, "je ne connaîs point mon con-"fesseur intérieur; je vais seulement que mon "confesseur est dans l'intérieur de son confes-"sionnal." Sur ce, les deux dames ne se virent plus.

Madame de Coislin se ventait d'avoir introduit une nouveauté à la cour, la mode des chignons flottans, malgré la reine Marie Leczinska, fort pieuse, qui s'opposait à cette dangereuse innovation. Elle soutenait qu'autrefois une personne comme il faut ne se serait jamais avisée de payer son mérite. Se récrimant contre la bondance du linge de femme : "Cela sent la "parvenue," disait-elle; "nous autres, femmes "de la Cour, nous n'avions que deux chemises; "on les renouvelait quand elles étaient usées; "nous étions vêtues de robes de soie et nous n'a-"vions pas l'air de grisettes comme ces demoi-"selles maintenant!

Madame Suard, qui demeurait rue Royale, avait un coq dont le chant, traversant l'intérieur des cours, importunait madame de Coislin. Elle écrivit à madame Suard : "Madame, faites couper le cou à votre coq." Madame Suard renvoya le message avec ce billet : "Madame, j'ai l'honneur de vous répondre que "je ne ferai pas couper le cou à mon coq." La correspondance en demeura là. Madame de Coislin dit à madame de Chateaubriand : "Ah ! mon cœur, dans quel temps nous vivons ! "C'est pourtant cette fille de Pankoucke, la femme de ce membre de l'Académie, vous savez."

M. Hénin, ancien commis des affaires étrangères, et ennuyeux comme un protocole, barbouillait de gros romans. Il lisait un jour à madame de Coislin une description : un amante en larmes et abandonnée pêchait mélancoliquement un saumon. Madame de Coislin qui s'impatientait et n'aimait pas le saumon, interrompit l'auteur, et lui dit de cet air sérieux qui la rendait si comique : "Monsieur, quand vous "pourriez-vous pas faire prendre un autre poi-"son à cette dame ?"

Les histoires que faisait madame de Coislin ne pouvaient se retenir, car il n'y avait rien dedans; tout était dans la pantomime, l'accent et l'air de la conteuse : jamais elle ne rient. Il y avait un dialogue entre *monsieur et madame Jacquemino*, dont la perfection passait tout. Lorsque dans la conversation entre les deux époux, madame Jacquemino répliquait : "Mais "monsieur *Jacquemino* !" ce nom était prononcé d'un tel ton qu'on lui rire vous saisissait. Obligés de le laisser passer, madame de Coislin attendait gravement, en prenant du tabac.

Lisant dans un journal la mort de plusieurs rois, elle ôta ses lunettes et dit en se moquant : "Il y a une épizootie sur les bêtes à "couronne."

Au moment où elle était prête à passer, on soutenait au bord de son lit qu'on ne mourait pas parce qu'on se laissait aller; que si l'on était bien attentif et qu'on *se* perdît jamais de vue l'ennemi, on ne mourrait point : "Je le crois, "dit-elle, mais j'ai peur d'avoir une distraction." Elle expira.

Je descendis le lendemain chez elle; je trouvai monsieur et madame d'Avaray, en sœur et son beau-frère, assis auprès de la cheminée, une petite table entre eux, et comptant les louis d'or, sac qu'ils avaient tiré d'une boisette creuse. La pauvre morte était là dans son lit, les rideaux à demi-fermés : elle n'entendait plus le bruit de l'or, qui aurait dû la réveiller, et que comptaient des mains fraternelles.

Dans les pensées écrites par la défunte sur des marges d'imprimés et sur des adresses de lettres, il y a naïf d'extrêmement belles. Madame de Coislin m'avait montré ce qui restait de la cour de Louis XV, sous Bonaparte et après Louis XVI, comme madame de Houdelot m'avait fait voir ce qui restait encore, au XIXe siècle, de la société philosophique.

VOYAGE A VICHY, EN AUVERGNE ET AU MONT-BLANC.

Dans l'été de l'année 1806, j'allai rejoindre madame de Chateaubriand à Vichy, où madame de Coislin l'avait mené, comme je viens de le dire. Je n'y trouvai point *Mme. Fermes, Fermes, et après elle*, en 1677; depuis cent-vingt et quelques années, ils dormaient. Je trouvai à Paris depuis l'automne de 1804. Après un court séjour à Vichy, madame de Chateaubriand me proposa de voyager afin de nous éloigner pendant quelque temps des tracasseries politiques.

On a recueilli dans mes œuvres deux petits *Voyages* que je fis alors en Auvergne et au Mont-Blanc. Après trente ans d'absence, des hommes, étrangers à ma personne, viennent de me faire, à Clermont, la réception qu'on fait à un vieil ami. Celui qui s'est longtemps occupé des principes de la race humaine jouit en communauté, à des amis, des frères et des sœurs dans toutes les familles : car si l'homme est ingrat, l'humanité est reconnaissante. Pour ceux qui se sont lidé avec vous par une bienveillance renommée, et qui ne vous ont jamais vu, vous êtes toujours le même; vous avez toujours l'âge qu'ils vous ont donné; leur attachement, qui n'est point dérangé par votre présence, vous voit toujours jeune et beau comme les sentimens qu'ils aiment dans vos écrits.

Lorsque j'étais enfant, dans mes Bretagne, et que j'entendais parler de l'Auvergne, je me figurais que telle ci était un pays bien loin, bien loin, où l'on voyait des choses étranges, où l'on ne pouvait aller qu'avec un grand péril, en cheminant sous la garde de la sainte Vierge. Je ne rencontre point alors une sorte de curiosité attendrie ces petits Auvergnans qui vont chercher fortune dans ce grand monde avec un petit coffret de sapin. Ils n'ont guère que l'espérance dans leur boîte, en descendant de leurs rochers; heureux s'ils la rapportent.

Hélas! il n'y avait pas deux ans que madame de Beaumont reposait au bord du Tibre, lorsque je foulai la terre natale, en 1805; je n'étais qu'à quelques lieues de ce Mont-d'Or, où elle était venue chercher la vie qu'elle allongea un peu pour atteindre Rome. L'été dernier, en 1838, j'ai parcouru de nouveau cette même Auvergne. Entre ces dates, 1805 et 1838, je puis placer les transformations arrivées dans la société autour de moi.

Nous quittâmes Clermont, et, en nous rendant à Lyon, nous traversâmes Thiers et Roanne. Cette route, alors peu fréquentée, suivait pas de la les rives de Lignon. L'auteur de l'*Astrée*, qui n'eut pas un grand esprit, a pourtant inventé des lieux et des personnages qui vivent ; tant la fiction, quand elle est appropriée à l'âge où elle paraît, a de puissance créatrice ! Il y a du reste, quelque chose d'ingénieusement fantastique dans cette résurrection des nymphes et des nababs qui se mêlent à des bergers, des dames et des chevaliers : ces mondes divers s'associent bien, et l'on s'accommode agréablement des fables de la mythologie, unies aux mensonges du roman : Rousseau a raconté comment il fut trompé par d'Urfé.

A Lyon, nous retrouvâmes M. Ballanche : il fit avec nous la course à Genève et au Mont-Blanc. Il allait partout où on le mentait, sans qu'il y eût la moindre affaire. A Genève, je ne fus point reçu à la porte de la ville par Clotilde, fiancée de Clovis. M. de Bonald, le père, était devenu préfet du Léman. J'allai voir à Coppet Mme de Staël ; je la trouvai seule au fond de son château, qui renfermait une cour entière : elle lui parlait de sa fortune et de sa solitude, comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur : je la bénissai. Mme de Staël aimait le monde; elle se regardait comme la plus malheureuse des femmes, dans un exil dont j'aurais été ravi. Qu'étaient à mes yeux que cette infélicité de vivre dans ses terres, avec les comforts de la vie ! Qu'était-ce que ce malheur d'avoir de la gloire, des loisirs, de la paix, dans une riche retraite à la vue des Alpes, en comparaison de ce ministère de victimes dans sous les coins de l'Europe, tandis que leurs parens avaient péri sur l'échafaud ? Les fâcheux d'être atteint d'un mal dont la foule n'a pas l'intelligence. Au reste, ce mal n'en est que plus vif : on ne l'affaiblit point en le confrontant avec d'autres maux ; on n'est pas jugé de la peine d'autrui; ce qui afflige l'un fait la joie de l'autre; les cours ne se concrète divers, incompréhensibles à d'autres cœurs.

"Je me souviens, dit-il, d'avoir passé une nuit délicieuse, hors de la ville, dans un obscur qui côtoyait la Saône. Des jardins étaient en terrasse burdaient le chemin du côté opposé : il avait fait très chaud de jour-là ; la soirée était charmante, la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le repos est après un coucher avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges, dont la réflection rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'ex-a-e, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin : je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de demi-tour porte, enfoncée dans un "mur de terrasse ; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres, un rossignol était précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant : mon sommeil fut doux ; mon réveil "ne fut devantage. Il était grand jour : mes "yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un "paysage admirable."

Le charmant itinéraire de Rousseau à la main, on arrivait chez M. Seget. Cet antique et maigre gorpon, jadis marié, portant une cas-quette verte, un habit de cameloi gris, un pantalon de nankin, des bas bleus et des souliers de castor. Il avait vécu beaucoup à Paris et s'était lié avec mademoiselle Devienne. Elle lui écrivait des lettres fort spirituelles, le gourmandait et lui donnait de très bons conseils. Il n'en tenait compte, car il ne prenait pas le monde au sérieux, croyant apparemment, comme les Mexicains, que le monde avait déjà usé quatre soleils, et qu'au quatrième (lequel nous éclaire aujourd'hui) les hommes avaient été changés en singes. Il n'avait cure du marteau de saint Fulbin et de saint Irénée, ni du massacre des prêtresses rangées cote à côté par ordre de Mandelot, gouverneur de Lyon, et ayant tous la gorge coupée du même côté. Vus à vis le champ des fusillades des Brotteaux il m'en raconta les détails, tandis qu'il me promenait parmi ses ceps, mêlant son récit de quelques vers de Loyse Labbé : il n'aurait pas perdu un coup de dent durant les deux mains heures de Lyon, sous le chaud-vérité.

Certains jours, à Saint-Foix, on était une certaine idée de veau marinée pendant cinq nuits, cuite dans du vin de Madère et trempée dans des choses exquises ; de jeunes paysannes très jolies servaient à table ; elles vermaient l'excellent vin du crû renfermé dans des demi-jeannes de la grandeur de trois bouteilles. Nous nous abattîmes, moi et le chapitre en soutane, sur le lapin Seget : le coteau en était tout noir.

Notre *dapifer* tira sa vie la fin de ses provisions : dans la ruine de ses derniers momens, il fut recueilli par deux autres des vieilles maîtresses qui avaient pris à sa vie, "espèce de femmes, dit Saint-Cyprien," qui vivent "comme si elles pouvaient être aimées, que "*sic nous si poems adimar*."

CHATEAUBRIAND.

(*A continuer.*)

Décédé hier à cinq heures de l'après-midi, EDWARD H. GREEVES, âgé de dix-sept ans. Ses amis et connaissances et ceux de sa famille sont priés d'assister, (sans autre invitation) à ses funérailles, qui auront lieu cet après-midi, à deux heures. Le corps restera exposé au domicile mortuaire, rue Bienville, entre Dauphine et Bourgogne

Décédé hier à une heure et demie P. M. ALFRED E. FORSTALL. Les parents et amis lieu aujourd'hui, 13, à quatre heures de l'après-midi. Les amis de la famille, ainsi que ceux de Gustave Durel, sont invités à y assister, sans autre invitation. Son corps est exposé rue Esplanade, entre Bagatelle et Grandes-Hommes, Troisième Municipalité.

Décédé hier à 1 heure et demie P. M. M. HENRI-NATOLE PELIQUE, âgé de 28 ans. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de sa famille sont priés, sans autre invitation, de vouloir d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 4 heures et demie P. M. Son corps est exposé rue Bourgogne, No 170, entre Toulouse et St-Pierre.

DE LA PART DE SA FAMILLE.

Décédé hier, à 1 heure et demie P. M. M. ANATOLE PELIQUE, âgé de 28 ans. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de sa famille sont priés, sans autre invitation, de vouloir d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 4 heures et demie P. M. Son corps est exposé chez sa mère Mme Vve G. M. Pelique, rue de la Levée, entre Louis et Closel 3me Municipalité

COMMERCIAL

NOUVELLE-ORLEANS,
Samedi soir, 11 août 1849.

Les affaires sont maintenant si languissantes que nos rapports commerciaux deviennent sans intérêt—il en n'est pas vendu de coton aujourd'hui et les autres articles ne sortent pas des bas de détail aux anciens prix.

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orléans

EXPEDIES.

Steamship E. A. Ogden, Haviland pr Galveston.
Barque Thames, Bennie, pr Liverpool.
Goëlette Louisiana, Frederick, pr Chagres.
Vapeur Wilson, Wilson pr Rio Grande.
Doris, Bugbich, pr Pensacola.

ARRIVES.

Pas d'arrivages de la mer.

—STEAMERS —
J. T Donwell, Kimball, de Shreveport.
Jas I. Day, Gibenson, de Mobile.
Amaranth, Atchinson, de St-Louis.
Tallahatchee, Sweeney, de Shreveport.
P Penwitt, Beatty de Louisville.
Lafayette, Smith, de Vicksburg.
Princess No 2, Hudson, de Vicksburg
Courtland, Findren, de Yazoo City.
Jeff Davis, Powell, de Yazoo City.

—MEMORANDA —
NEW-YORK, 4 août—Expédié, navire Maid of Orleans, Dennis, pour la Nile Orléans—Arrivé, barque Mary Verney, Sturgen, de la Nouvelle-Orléans.

LIGNE DE CUNARD.

D'ARRIVERA
America, pour New-York.....le 28 Juillet

D'ARRIVERA
America, de New-York.....le 22 Aout

LE navire PALESTINE, cap. Johnson, de New-York, est en déchargement au poteau No 7, 3me municipalité. Les consignataires sont invités à faire recevoir immédiatement leurs marchandises sur la Levée, autrement elles seront emmagasinées à leurs frais et risques. 10 ut

ALOUER—Une négresse, domestique de maison A. et bonne couturière. S'adresser au No. 110, rue de l'Esplanade. 13 aout—6

Les soussignés reçoivent par les dernières arrivages de France et de New-York, un très bel assortiment complet de marchandises, consistant en : 4 demi-barriques vin rouge vieux Ait Tulème. 10 do do do St Estèphe. 10 do do do Haut-Batarne. 40 do do do Barsac. A vendre par DUBUCH FRERES 9aout 77, St-Louis, entre Royale et Bourbon

CHANGE sur l'Havre, Bordeaux et Paris, à vendre par E. J. HART & CO. 9 aout 85, r